

Pierre Singaravelou

**Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists: What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 475 p. ISBN : 0-19-820854-5. 25 livres sterling.**

---

**Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

Référence électronique

Pierre Singaravelou, « Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists: What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 475 p. ISBN : 0-19-820854-5. 25 livres sterling. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 03 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1592.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1592.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Ces explications innéistes prennent une nouvelle signification au contact de la pensée eugéniste (chapitre 6). Quelques spécialistes comme Francis Galton ou Karl Pearson répandent la vision apocalyptique d'un pays envahi par des petits malfaiteurs « imbéciles », récidivistes incorrigibles, tout à la fois sexuellement déviants et prolifères. Si les propositions les plus radicales des eugénistes, notamment la stérilisation de tous les criminels d'habitude, sont restées lettre morte, ils n'en ont pas moins inspiré les autorités et l'administration pénale. La détection des criminels « imbéciles », essentiellement sur la base des stigmates visibles de leur dégénérescence, constitue, au-delà de la première guerre mondiale, un élément important de la politique pénale et de la gestion des peines.

L'auteur, citant quelques travaux contemporains, rappelle pour conclure, que ces théories, « amalgame incongru d'hypothèses, de comparaisons, de généralisations et de conclusions illogiques », n'ont pas totalement disparu de la pensée criminologique.

Jean-Jacques Yvorel

Bernard PORTER, *The Absent-Minded Imperialists: What the British Really Thought about Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 475 p. ISBN : 0-19-820854-5. 25 livres sterling.

Aujourd'hui, la Grande-Bretagne semble avoir parfaitement conscience de son passé de puissance impériale. Nul n'est plus censé ignorer que l'expansion s'est appuyée sur une « culture impériale » qui a fortement influencé ce que les Britanniques de la Métropole ont pensé, fait et ressenti. Une école historiographique, à la suite d'Edward Said et de John MacKenzie<sup>20</sup>, s'est consacrée à l'étude de l'histoire culturelle de « l'impérialisme » en étudiant la dimension coloniale du cricket, de l'homosexualité, de la science géographique, du thé ou du zoo. Depuis vingt ans, tous les aspects de l'histoire culturelle ont été explorés par cette *New Imperial History* d'inspiration post-coloniale.

Et au moment où les études post-coloniales, à l'origine subversives, deviennent dominantes dans les universités anglophones et s'assoupissent parfois dans la répétition, Bernard Porter choisit de jeter opportunément un pavé d'histoire sociale dans l'océan de l'historiographie post-coloniale en interrogeant l'adhésion présumée massive des Britanniques à l'Empire : les Britanniques furent-ils véritablement impérialistes ? Les chercheurs se contentant jusqu'ici de dévoiler les traces de l'Empire dans la culture métropolitaine sans en mesurer l'impact social et culturel, l'auteur pose la difficile question de la réception. Lorsque les études post-coloniales considèrent que la pro-

20. Edward Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1978. John MacKenzie, *Propaganda and Empire : the Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

pagande coloniale fut convaincante parce que massive, Porter interprète au contraire le flot continu de propagande comme la preuve de son inefficacité. De même, il se demande si le fait de boire une bière de *India Pale Ale* suffit à faire penser au sous-continent indien. Face à « l'impérialisme » des études littéraires qui ont tendance à voir de l'Empire partout, Bernard Porter plaide en faveur d'un retour aux sources de l'histoire qui doit mettre au jour l'indifférence des Britanniques à l'égard de leurs colonies, une inadvertance (*absence of mind*) soulignée dès 1883 par l'historien John Seeley<sup>21</sup>. Porter prend ainsi un risque peu couru par les historiens : il cherche à minimiser l'importance de son objet d'étude, quoiqu'il semble plus difficile de décrire l'évanescence d'un phénomène que son omniprésence.

Bernard Porter tente donc de resituer le fait impérial dans l'histoire socio-culturelle britannique pour en mesurer l'importance. Il n'existe pas une seule et même culture nationale et il faut selon lui prendre en considération la complexité de la société britannique, divisée par des clivages religieux, politiques, régionaux et sociaux. Ainsi les classes supérieures se sentaient-elles naturellement concernées par le service ultramarin, principe totalement ignoré des classes laborieuses. Jusqu'en 1880, peu de gens possèdent une expérience directe de l'outre-mer et même au moment de l'apogée de l'Empire, la plupart des Britanniques étaient, selon Porter, ignorants des affaires coloniales, ne sachant pas localiser Ceylan ou le Nigeria. Certes, nous pourrions objecter la question suivante : les Britanniques pouvaient-ils plus aisément situer les métropoles anglaises ? Rien n'est moins sûr. L'auteur démontre que les élites elles-mêmes ne s'intéressent que distraitemment à l'Empire : seuls 2 à 5 % des élèves des *public schools* se destinaient à la carrière coloniale. Il omet néanmoins de citer les travaux de Richard Symonds<sup>22</sup>, qui auraient permis de nuancer son propos. Symonds a montré l'importance de l'Empire pour les élites formées par les grands *colleges* d'Oxford et de Cambridge : entre 1874 et 1914, 27 % des étudiants de Balliol College à Oxford et 22 % de ceux de Corpus à Cambridge ont effectué une partie de leur carrière dans les colonies. Bernard Porter étudie les débats parlementaires : en 1860, par exemple, 10 % d'entre eux seulement sont dédiés aux questions coloniales. Il examine attentivement les productions culturelles en tout genre (publications administratives, romans, œuvres musicales, manuels scolaires) : les références à l'Empire sont rares dans les journaux et accessoires dans la littérature. Il effectue le même constat sur la place de l'Empire dans le paysage urbain : sur les 80 statues érigées à Londres avant 1880, cinq seulement incarnent des figures impériales. La plupart des manuels d'histoire ignorent complètement l'Empire et ne mentionnent même pas l'Inde : l'un des rares manuels à évoquer le commerce colonial décrit la Compagnie des Indes orientales comme

21. John Seeley, *The Expansion of England*, London, Macmillan, 1883.

22. Richard Symonds, *Oxford and the Empire : the Last Lost Cause?*, Oxford, Oxford University Press, Clarendon Press, 1991.

« une bande de voleurs » ! Bernard Porter en conclut que l'Empire a surtout eu des répercussions indirectes sur la société britannique – à l'instar du sucre colonial, qui a gâté les dents des Anglais.

Cela change dans les années 1880 dans un contexte de concurrence coloniale internationale (le *Great Game* en Asie et *the Scramble for Africa*). Disraeli et une minorité de propagandistes coloniaux parviennent alors – momentanément – à populariser l'idée impériale (création de la *British Empire League*, expositions, campagne pour l'adoption d'un *Empire Day* comme jour férié, etc.). Toutefois, selon Porter, ce discours impérial, la plupart du temps, participe d'autres types de discours plus fédérateurs tels le libéralisme, le patriotisme, le populisme, le capitalisme ou le christianisme qui, à un moment donné, ont tous encouragé et justifié l'expansion coloniale. De façon un peu réductrice, il considère que l'impérialisme, y compris à son apogée, a été instrumentalisé pour obtenir des résultats qui lui sont étrangers, comme des débouchés économiques ou l'introduction d'un jour férié.

On pourra regretter que l'auteur, à l'instar des études post-coloniales dont il critique les travers, ait tendance à généraliser certains phénomènes : lorsqu'il considère que les classes populaires ignorent globalement les colonies, on peut *a contrario* imaginer que l'Empire occupe une place plus importante dans la vie de l'ouvrier du coton du Lancashire que dans celle du mineur de Newcastle. En outre, en dépit de son sous-titre, l'ouvrage de Porter se concentre uniquement sur les Anglais au détriment de l'analyse du rôle impérial pourtant fondamental des Écossais, des Gallois et des Irlandais, analyse qui aurait permis de nuancer ses conclusions sur l'inconsistance de la culture impériale. Au delà, une comparaison internationale aurait permis de relativiser sa thèse en montrant que la « culture impériale » est sans doute plus développée en Grande-Bretagne qu'en France.

Pour autant, l'ouvrage de Bernard Porter présente l'immense mérite de souligner certaines dérives des études post-coloniales qui ont eu parfois tendance à réduire le fait colonial à la relation de domination entre deux entités essentialisées : les colonisateurs et les colonisés. « La Grande-Bretagne était composée d'impérialistes et de sujets, tout comme les colonies » : l'auteur fait ici une constatation salvatrice, notamment dans le contexte d'instrumentalisation politique et commerciale du passé colonial de la France et renvoie par là même dos à dos deux propos politiques apparemment opposés : celui des promoteurs de la loi du 23 février 2005 et celui des « Indigènes de la République ». Loin des parallèles douteux entre oppression coloniale et tensions post-coloniales, indigènes et immigrés, l'histoire sociale démontre que la colonisation est moins l'asservissement d'un peuple par un autre qu'un rapport de domination entre différents groupes sociaux. Après avoir beaucoup étudié les impérialistes et un petit peu analysé les anticolonialistes, les historiens, sur les pas de Porter, vont s'intéresser aux indifférents et aux ignorants. Et réciproquement, l'histoire sociale de l'Empire ne devra pas oublier

le plus grand nombre : la masse des « colonisés » qui n'a jamais eu affaire à un administrateur européen et a vécu « à côté » du fait colonial. L'étude de ces « oubliés » de l'histoire impériale et des limites de la domination coloniale pourrait opportunément tempérer l'obsession coloniale non seulement des historiens nationalistes mais aussi de certains chercheurs post-coloniaux.

Pierre Singaravelou

Umberto LEVRA [dir.], *Nazioni, nazionalità, stati nazionali nell'ottocento europeo*, Atti del 61° Congresso di storia del Risorgimento Italiano (Torino, 9-13 ottobre 2002), Turin, Carocci, 2004, 467 p. ISBN : 8843031724. 45,30 euros.

Ce beau volume rassemble les actes du 61<sup>e</sup> congrès d'histoire du Risorgimento italien qui s'est tenu à Turin en octobre 2002 et a rassemblé environ 170 chercheurs de divers pays. Le thème choisi permettait de confronter le Risorgimento aux mouvements nationaux européens du XIX<sup>e</sup> siècle, ouverture d'autant plus utile que pendant longtemps, l'histoire du Risorgimento a été étudiée de façon trop isolée. Ce programme a été largement rempli. En outre la quasi-totalité des communications ne traitent pas de points érudits, mais sont des synthèses parfois très développées (65 pages par exemple sur l'Empire autrichien), rédigées par des spécialistes confirmés et présentées de façon très claire. Le domaine étudié couvre, à l'exception de l'Espagne, de l'Irlande et des pays scandinaves, l'ensemble de l'Europe, Empire russe compris, ainsi que la partie européenne de l'Empire ottoman. Il s'agit donc d'un ouvrage de référence, désormais incontournable. Celui-ci est divisé en cinq parties. La première est axée sur l'élaboration de l'idée de nation dans la culture européenne et permet de fructueuses comparaisons. Tandis que Michel Vovelle retrace les transformations de cette idée en France pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'apport décisif de la Révolution, mais aussi le détournement progressif de l'idée nationale vers la Grande Nation et l'esprit de conquête, Pietro Rossi (Turin) expose l'histoire complexe de l'idée nationale en Allemagne, une histoire où interfèrent la valorisation des libres peuples germaniques et de l'Orient aryen, la redécouverte du moyen-âge, mais aussi le cosmopolitisme des Lumières, et où triomphe progressivement, en réaction à la domination française, « l'esprit du peuple » trouvant dans l'État son accomplissement. En Angleterre au contraire, comme le montre Carlo Ghisalberti (Rome), l'identité nationale a un tout autre aspect, celui du développement d'une histoire constitutionnelle commune. Le processus de construction de la nation a été ici très long, s'est appuyé sur l'Église d'Angleterre et le monarque; la nation a profité aussi de la séparation géographique du pays par la mer et des conflits avec les puissances continentales. Pour que la nation